

BIAYS, Pierre, *Les marges de l'oekoumène dans l'est du Canada. (En sous-titre) : Partie orientale du Bouclier canadien et île de Terre-Neuve*. Travaux et documents du Centre d'Etudes Nordiques, No 2, Les Presses de l'Université Laval, xxix-760 p., fig., tableaux et cartes, dans le texte, et hors-texte, 1964.

Jacques Rousseau

Volume 20, numéro 4, mars 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302620ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302620ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, J. (1967). Compte rendu de [BIAYS, Pierre, *Les marges de l'oekoumène dans l'est du Canada. (En sous-titre) : Partie orientale du Bouclier canadien et île de Terre-Neuve*. Travaux et documents du Centre d'Etudes Nordiques, No 2, Les Presses de l'Université Laval, xxix-760 p., fig., tableaux et cartes, dans le texte, et hors-texte, 1964.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(4), 631–636.
<https://doi.org/10.7202/302620ar>

LIVRES ET REVUES

BIAYS, Pierre, *Les marges de l'œkoumène dans l'est du Canada*. (En sous-titre) : *Partie orientale du Bouclier canadien et île de Terre-Neuve*. Travaux et documents du Centre d'Etudes Nordiques, No 2, Les Presses de l'Université Laval, xxix-760 pp, fig., tableaux et cartes, dans le texte, et hors-texte, 1964.

Bien que le retour du Labrador au Québec soit un sujet très à la mode, en général bien peu connaissent la région ou même les ouvrages traitant du problème en litige. Passe encore pour l'énorme dossier imprimé en 1926 et 1927 comprenant la documentation et les plaidoiries devant le Conseil privé. A peine 20 personnes (y compris les juges qui l'ont lu) l'ont dépouillé. Le Centre d'Etudes Nordiques de l'Université Laval a précisément consacré à la question le premier volume de ses "Travaux et documents": "*La frontière Québec Terre-Neuve*" par Henri Dorion (316 pp., 76 cartes et graphiques, 1963).

Le deuxième de cette série, par Pierre Biays, englobe la région, comme le sous-titre l'indique. Une courte analyse bibliographique ne permet guère de commenter adéquatement un ouvrage de cette ampleur.

L'auteur s'attachant surtout à la population euro-américaine, dissèque les régions frontières de l'habitat humain du bouclier canadien dans l'est du pays: 1) Terre-Neuve, dont l'histoire économique se distingue de celle du Québec, même si l'on trouve des similitudes dans une partie de notre territoire; 2) La Côte Nord du Saint-Laurent, qui se ramène, au point de vue humain, à un mince cordon littoral, constamment entrecoupé, mais qui pousse maintenant à l'intérieur de la péninsule Québec-Labrador des ramifications qui surpassent de beaucoup la côte; 3) Les enclaves du bouclier canadien (lac Saint-Jean et haut Saguenay, Témiscamingue, Abitibi, Clay Belt de l'Ontario, débordant légèrement la frontière québécoise; 4) Le domaine septentrional, cette frange pionnière composée d'isolats (Côte du Labrador et Nouveau-Québec).

La monographie couvre les aspects suivants: 1) Le fond écologique (aspects bioclimatiques, les glaces marines, un aperçu sommaire de la flore et de la faune); II et III) Les conquêtes et l'occupation du territoire par l'homme d'origine européenne, ses activités (mines, pêche et agriculture, et naissance récente de l'urbanisation).

Les historiens, grâce aux abondantes notions de base, comprendront mieux les problèmes de la colonisation européenne du nord-est de l'Amérique. Les chapitres bioécologiques offrent aux ethnographes des considérations pertinentes, relevant de leur discipline: le canot à glace et le canot de toile persistent parce que le réseau routier reste embryonnaire; mais l'auto-neige, le moto-ski (à défaut de termes adéquats pour *skidoo* j'emploie celui-ci) et l'avion supplantant graduellement le kométique et la tobagane. Lorsqu'il discute colonisation, exploitation agricole et agriculture, l'auteur utilise volontiers, et à bon escient, des mots du parler canadien-français qui correspondent aux réalités locales.

Les deux et troisième parties de l'ouvrage relèvent entièrement de la géographie humaine et renferment de nombreux éléments historiques; système de la division des terres, prise de possession du sol, genèse du peuplement de Terre-Neuve, du Saguenay, du Témiskamingue, politiques officielles de la colonisation (dans les provinces de Québec, Ontario et Terre-Neuve). Sauf pour le lac Saint-Jean et des secteurs de l'ouest de la Province, la colonisation pratiquée depuis un demi-siècle se trouve en quelque sorte dépoétisée, quand aux discours ampoulés on oppose le réalisme des faits: la ferme rapporte de 12% à 13% des revenus et le reste doit être comblé par le travail non agricole et les contributions de l'état. Il est évident que dans les régions marginales, tous les programmes de colonisation agricole ont fait fausse route.

En marge de l'ouvrage étudié, un commentaire s'impose, à propos d'un lieu commun, de plus en plus fréquent chez les néo-conformistes: "Ah oui, l'erreur du curé Labelle! Ce malfaiteur public! etc". Sans doute, l'entreprise du curé Labelle, comme une grande partie de celle de ses successeurs jusqu'en 1939, a été un fiasco au point de vue agricole. Fréquemment, "on a ouvert" des terres qu'on aurait dû laisser à la forêt. Le frère Marie-Victorin a l'un des premiers jeté le cri d'alarme. Mais, si l'aventure se solde souvent par un cuisant échec, l'on serait mal venu d'accabler ceux qui l'ont généreusement tentée avec les connaissances scientifiques de l'époque. La pédologie restait en-

core à naître dans le monde. Quand l'Université a commencé à progresser au Canada français, (les débuts réels datent de 1920 au plus), ce qu'on appelle aujourd'hui la *révolution tranquille* du Québec se mettait en marche. L'an 1960 n'est qu'une étape de ce cheminement qui continuera, quels que soient les gouvernements. Dans la distribution des mérites, les moissonneurs ont tendance à s'attribuer le mérite des semeurs. Le semis d'un boisseau de grain produit une récolte maintes fois décuplée. Le progrès de la civilisation s'inscrit en progression géométrique. Il suffit à l'enfant d'avoir vu la télévision en couleurs, pour se convaincre que l'humanité attendait sa génération pour avancer.

Pour toutes fins pratiques, depuis vingt-cinq ans, l'ère de la colonisation est révolue dans le Québec. Rappelons-nous que les premiers colons venus de France ont essayé de transplanter dans la vallée du Saint-Laurent leur milieu écologique, quand une partie du bas Saint-Laurent se compare climatiquement à la Finno-Scandinavie. Nous savons désormais qu'il est impossible de pousser plus au nord l'agriculture actuelle qui est déjà à sa limite dans la vallée du Saint-Laurent. Il reste maintenant à créer une agriculture nouvelle acclimatée aux zones subarctique et hémiarctique et même arctique. Dans l'état actuel de nos connaissances, cela peut se réaliser si l'on compte sur l'élevage du renne, du mouton et du bœuf musqué, un de mes chevaux de bataille, si je puis dire.

Terre-Neuve est encore plus mal doté que le Québec. Le territoire, sur le plan de l'activité humaine, se compare à la Gaspésie. Sur 458,000 habitants, 9,000 seulement s'adonnent à l'agriculture; les autres doivent se tourner vers la pêche, les mines et la forêt. Il est évident, à la lecture de l'ouvrage, — et les commentaires qui suivent sont les miens, — que Terre-Neuve se tient loin derrière les trois autres provinces maritimes (sauf en partie le Nouveau-Brunswick), et qu'il lui manque les éléments pour constituer une véritable province. Le plébiscite de 1947 n'offrait malheureusement pas aux Terre-neuviens le choix de se fusionner avec le Québec. Le régime des écoles confessionnelles, d'autres aspects sociaux ne se retrouvaient identiques que dans ces deux groupements. Québec était aussi la seule à respecter la minorité: les anglo-protestants, bénéficiant des privilèges, chez nous, n'avaient sûrement pas à se plaindre et cela aurait pu intéresser les Terre-neuviens. Les gros intérêts établis de part et d'autres de la frontière Québec-Labrador, et qui peuvent actuellement jouer sur deux tableaux, auraient procuré un meilleur revenu aux provinces unifiées. Sans attendre l'ARDA,

la nouvelle province ainsi constituée aurait mieux senti l'urgence de régler les problèmes des régions économiquement faibles, le bas Saint-Laurent et Terre-Neuve. Terre-Neuve aurait bénéficié des avantages économiques des régions mieux favorisées du Québec. Un réseau routier pour fins forestières et sportives couvrirait la grande île. Pour nous, l'île aurait cessé d'être terre étrangère.

L'ouvrage de Pierre Biays comprend une excellente bibliographie de près de 120 pp. Déjà, cette partie seule constitue un outil de travail indispensable aux chercheurs. En outre, en appendice, 25 pp. sont consacrées aux statistiques sur le territoire étudié. A elles seules, elles peuvent constituer l'ossature d'études supplémentaires.

Dois-je chicaner l'auteur pour l'emploi exceptionnel d'une terminologie défectueuse, qui n'affecte en rien d'ailleurs le fond de l'ouvrage. J'ai deux cas à relever. Il parle de "chiens huskies" comme s'il s'agissait de l'appellation reconnue d'une race. *Husky* est le surnom (nécessairement péjoratif) donné aux Esquimaux par les anglophones. Le *husky dog* est tout simplement le chien esquimau, qui possède sans doute des caractéristiques particulières, mais qui résulte du métissage de plusieurs races, y compris le chien samoyède, importé lorsque une épidémie fit presque disparaître cette bête de trait du nord. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le chien esquimau varie beaucoup de l'un à l'autre.

L'auteur, suivant une mode qui se répand de plus en plus, place des *Cris* parmi les Amérindiens du Québec, quand il faudrait réserver le terme à une partie des aborigènes de la prairie et de la région avoisinant Winnipeg. Les anglophones, qui ont établi le commerce dans le Nouveau-Québec, un territoire dont le H.B.C. fut légalement la souveraine jusqu'aux environs de 1885, commençaient tous leur apprentissage chez les *Cris* avoisinant Winnipeg. Une fois initiés à la langue, on les lançait dans le Rupertland aujourd'hui, Nouveau-Québec, où tous les indigènes parlent des langues étroitement apparentées. A cause de cela, en anglais, le mot *Cree* (d'origine française, mais ayant dans notre langue un sens restreint), engloba les *Cris* de la prairie, les Swampy Crees (en français Moskégons), qui encerclent la baie James, les Naskapis de l'Ungava, les Mistassins, dont la langue diffère autant de celle des vrais *Cris* de l'ouest que du Montagnais, et enfin les Montagnais. Si l'on adopte en français le mot *Cri* avec la même acceptation que l'anglais *Cree*, il faudra abandonner le nom *Montagnais*, qui a tout de même deux siècles de priorité sur *Cree*. Faut-il demander à nos

indigènes eux-mêmes, comment on doit les désigner ? Aucun, dans sa langue, n'a de terme ressemblant à *Cri*. Le Mistassin se classe comme un *Mistassiniilnut*, mais posez-lui la question en anglais; il répondra alors comme les anglophones, en anglais: "We are Crees." Ici, l'auteur a commis l'erreur de s'en tenir à Jenness, qui n'a jamais connu ni visité les Amérindiens du Québec et qui n'en a parlé que superficiellement, et avec maintes erreurs dans son ouvrage "*Indians of Canada*". Jenness était excusable, la péninsule Québec-Labrador restait à explorer alors.

Par contre, je félicite Pierre Biays, de désigner des réalités canadiennes, par des mots du pays. Ainsi, *canot* (et non *canoé*) pour l'embarcation des forestiers amérindiens, qui a reçu des Français ce nom indigène dès le début de la colonie, et qui ne devait entrer en France que plus tard et mal appliqué à une autre embarcation. De même l'auteur écrit correctement *esquimau*, un mot français d'origine montagnaise (*eisimeow*, ou l'équivalent), devenu par la suite *eskimo* chez les Danois, qui n'arrivaient pas à prononcer le mot dans sa graphie française, et que pour des raisons phonétiques les Anglais ont adopté vers 1900. Malheureusement, trop d'auteurs scientifiques français cèdent à l'anglomanie, en écrivant *eskimo*, s'imaginant d'ailleurs que ces indigènes se nomment eux-mêmes ainsi, quand leur nom dans leur langue est *Innuït* (ou *Inuit*).

Le travail de Pierre Biays est un excellent ouvrage, essentiel à tous ceux qui veulent parler à bon escient des régions étudiées et constituant en outre l'un des meilleurs éléments pour une prospective des territoires pionniers du Québec. Même ceux qui s'intéressent au développement de la rive-sud du bas Saint-Laurent, trouveront là ample matière à réflexion. Comme l'a écrit le professeur L.-E. Hamelin, directeur du Centre d'Etudes Nordiques, cet ouvrage "est un des meilleurs livres écrits à ce jour sur notre pays, une contribution majeure fondamentale à sa connaissance".

Le nom de l'auteur n'est peut-être pas familier à beaucoup des nôtres. Pierre Biays, après un séjour à l'Université de Besançon, est devenu professeur de géographie à Rennes en 1964. Mais auparavant, pendant trois ans (de 1949 à 1952), il a professé à l'Université Laval et il est revenu maintes fois au pays explorer les régions décrites. Après avoir effectué plusieurs explorations du nord de l'Europe, il bénéficiait d'une base de comparaison le rendant particulièrement apte à mieux comprendre les régions du Québec, qui, pour la plupart des

Canadiens, restent aussi exotiques que la Terre de Feu et la Patagonie.

JACQUES ROUSSEAU

Université Laval, Québec.